

WOESTEN

PAR KRIS VAN STEENBERGE

Traduit du néerlandais par Christian Marcipont.

On pourrait dire de Kris Van Steenberge (° 1963) que chez lui la valeur a attendu le nombre des années: avec son premier roman «Woesten», paru en 2013, il a d'emblée frappé un grand coup, ce qui lui a même valu, l'année suivante, de remporter le prix flamand du Meilleur premier livre. Dans ses attendus, le jury a mis l'accent sur «le caractère captivant de la narration, sur sa construction, la puissance de son style, son caractère épique et la beauté avec laquelle sont décrits les personnages». Pour «Woesten», nom d'un petit village près d'Ypres, l'auteur a puisé son inspiration dans les récits que son grand-père, qui y vécut, lui a faits de la Grande Guerre.

«Woesten» nous raconte, entre autres choses, l'histoire d'Elisabeth, la fille du forgeron, qui épouse Guillaume, un jeune médecin. Mais le roman nous parle également de leurs jumeaux, Valentin et Sans-Nom. «Sans-Nom», en effet, car à sa naissance l'enfant est à ce point difforme que Guillaume refuse obstinément de lui donner un nom. Sans-Nom n'est pas promis à une existence aisée. Il est contraint de vivre voilé pour éviter des sentiments d'horreur chez son père et les villageois. Mais lorsque surgit la Première Guerre mondiale, celle-ci réserve à Valentin et à Sans-Nom quelques surprises. Les rôles, si l'on peut dire, s'inversent.

Pour reprendre les termes d'un critique: «Ce n'est pas dans l'encre que Kris Van Steenberge a trempé sa plume, mais dans la poudre à canon».

Guillaume la demanda en mariage derrière le tas de fumier. Un présage? Il n'avait pas mis grand soin à se préparer, n'avait pas imaginé de jolies choses à dire. Il s'était simplement livré à un calcul. Elle avait du retard dans ses règles et cela faisait deux semaines que des nausées matinales lui chaviraient l'estomac. Il fit sa demande ce dimanche-là, au moment où, portant les épiluchures de pommes de terre au poulailler, il la vit vomir. Il lui frotta doucement les épaules.

C'est un bon médecin et l'homme de mes rêves. Voilà ce qu'Elisabeth se fourra dans la tête alors qu'elle rendait des glaires jaunâtres et qu'il se tenait à ses côtés. Sa bile entre la fiente des poulets et le crottin de cheval, et sa main à lui sur le ventre où allait croître leur enfant.

«J'ai tout passé en revue. Le seul obstacle viendra peut-être de ton père, déclarait-il. Veux-tu m'épouser?»

- Laisse-moi m'occuper de mon père, dit-elle d'un ton hésitant. Et la réponse est oui: je veux t'épouser.» Elle se sentait trop mal en point pour s'inquiéter de ce *passé*

en revue. D'une caresse, il lui écarta les cheveux des yeux. Elle versait des larmes salées et avait une saveur aigrelette dans la bouche.

La mère se montra spécialement ravie par la fermeté de la décision qu'avait prise Guillaume, ce qui ne manquerait pas de couper l'herbe sous le pied aux comères du village.

«Surtout maintenant que te voilà enceinte.»

Le père acquiesça silencieusement et se hâta de quitter la pièce, sans même avoir touché à son café ni découpé le gâteau aux pommes. Peu après, ils l'entendirent frapper l'enclume.

Quatre semaines plus tard, une grande fête eut lieu dans la grange à côté de la forge, intégralement payée par madame Duponselle. Les bouteilles de vin portaient des étiquettes dont Elisabeth parvenait à peine à lire les noms.

Deux jours auparavant, trois serveuses de Madame étaient venues loger sur place pour farcir les poussins, cuire les cerises en compote, couper les légumes de printemps en petits morceaux, mariner la viande de bœuf, faire mijoter le bouillon, préparer le pâté de volaille et rouler les croquettes. Le couronnement fut l'œuvre d'un pâtissier de la capitale, qui avait travaillé vingt-quatre heures d'affilée au gâteau de mariage, haut de trois étages, semé de petites fleurs blanches et de branchages verts en glaçage, et orné de massepain, d'amandes et de petites dragées argentées.

Nombre d'invités étaient des inconnus pour Elisabeth. De la famille et des connaissances de Madame, supposa-t-elle. Ils parlaient une langue qui tenait le milieu entre un flamand vulgaire et un français de râleur. Il s'avéra que c'était du bruxellois.

Elle portait une robe de mariée blanche au col très montant, avec une profusion de dentelles et de soies spécialement achetées rue Neuve sous l'œil vigilant de sa belle-mère; elle portait aussi des chaussures blanches qui la faisaient à ce point souffrir que, lorsque le bal fut ouvert sur le plancher en bois spécialement aménagé à cette occasion, elle parut les pieds nus, au grand scandale du financier de la fête en même temps que pour la plus grande satisfaction du forgeron.

Détachée de tout, elle ressentait quelque chose qui ressemblait à du bonheur. Cet univers de luxe et de jolies apparences qu'on avait fait entrer, grâce aux valises et aux cartons de Madame, dans la ferme de son père, elle le trouvait palpitant, et elle l'aurait volontiers échangé contre le sien. Elle voulait quitter les prairies bordées de haies d'aubépines ou de saules, quitter cette terre lourde qui - surtout l'hiver, quand le temps était très humide - vous aspirait à elle, comme si en ce lieu la pesanteur ne se conformait pas aux règles. Elle voulait fuir ce vilain endroit qui comptait tout au plus une centaine de maisons, la plupart misérables et décrépites. Elle voulait voir les villes où se déroulaient les histoires que racontait Guillaume et goûter aux mondes inconnus qu'il décrivait avec tant de flamme. Aller à Ostende, marcher les pieds nus dans la mer, puis manger des huîtres ou du homard baignant dans une sauce à base de cognac français. Ou se promener à Bruxelles, main dans la main sur la Grand-Place et, le soir, sur son trente et un, aller voir des pièces de théâtre parlant d'amoureux incapables ou empêchés de se retrouver et qui n'avaient d'autre choix que d'absorber une coupe de poison.

La fête se prolongea jusque tard dans la nuit. Sa mère avait un peu perdu la tête à cause de tous ces tralalas; son père, lui, se tenait à l'écart. Assis à une petite table, il buvait de la bière avec tante Zoé. (...)

(...) Entre les contractions les plus douloureuses, Elisabeth tombait dans de noires ténèbres, qui lui donnaient l'impression d'une chute sans fin. Chaque fois que le voile devant ses yeux se dissipait quelques instants, elle le voyait entre ses cuisses grandes ouvertes. Son mari. Son libérateur.

«Calme-toi, dit-il d'un ton apaisant. Encore une fois.»

Elle fit ce qu'il demandait, même si elle l'avait à peine entendu. L'obscurité passa de nouveau devant ses yeux. Mais des cris ramenèrent la lumière. Son libérateur tenait entre les mains quelque chose de sanguinolent et couvert de mucus. C'était Valentin. Guillaume coupa le cordon ombilical, ôta du nez et des yeux de ce braillard enragé la morve et les viscosités, puis le posa sur sa poitrine. Alors, Elisabeth pleura.

«Ne t'agite pas, dit Guillaume. Laisse-le chercher.»

Elle ne parvenait pas à se calmer. Son ventre se tendit à nouveau et elle serra les dents, se disant qu'elle n'avait pas le droit de crier. Plus maintenant. Pas après Valentin. Guillaume s'en aperçut, fronça les sourcils et retourna s'asseoir entre ses jambes. Il introduisit sa main en elle, marmonna quelque chose d'incompréhensible et, de son autre main, s'empara des instruments qui se trouvaient dans la sacoche près du lit. Elisabeth vit qu'il tenait les fers serrés dans sa main. Elle poussa un gémissement. Hurla. Poussa. Elle ne sentait même plus le métal froid pénétrer en elle. Il farfouilla et fourragea dans son bas-ventre, à plusieurs reprises, cependant que la sueur perlait sur son visage et qu'il devenait écarlate. Elle crut un instant qu'il allait la déchirer par le bas. Une vague atroce d'élanements déferla à travers son bassin. Guillaume s'arc-bouta et mit au monde un deuxième fils. Un visage sévèrement abîmé se trouvait coincé dans les fers qu'il tenait toujours. Au milieu de tout ce sang, on pouvait constater une horrible déformation de l'os maxillaire. Il y avait là, qui palpitait, un sombre trou béant, rempli de mucosités et d'écume rouge, et qui n'aurait pas dû y être. La bouche se trouvait du côté droit, formant un angle étrange, et sur le haut un lambeau pourpre d'excroissance recouvrait presque complètement un œil dont on ne voyait que le blanc, sans pupille.

Il posa des compresses sur la tête de sa femme et lui prit le pouls. Ensuite, il lava ses deux fils, les emmaillota dans des linges propres et les déposa à côté d'elle. Il la recousit en silence, nettoya tout consciencieusement et sortit pour enterrer le placenta à l'arrière du jardin, sous le noyer.

Petit à petit, la réalité se faisait jour dans l'esprit d'Elisabeth.

«Deux garçons, questionna-t-elle, pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt?»

Il ne répondit pas.

Les jours qui suivirent, Guillaume ne les quitta pas un instant. Il buvait beaucoup de café et passait des heures à feuilleter de vieux volumes aux reliures de cuir qu'il était allé chercher au grenier, les ayant exhumés des nombreuses valises en fer ramenées de Bruxelles au moment de leur mariage. Il lisait à la faible lueur

de la lampe à pétrole posée près de son lit et prenait régulièrement des notes. De temps à autre, il se levait, marchait jusqu'au bac à pommes de terre en bois où il avait disposé le deuxième bébé sur plusieurs linges - le petit berceau décoré de rayons de soleil était pour Valentin - et examinait de longues minutes durant le visage déformé de l'enfant, pour finir par retourner s'asseoir en poussant un soupir. La tête dans les mains.

Il se consumait, elle le voyait bien, mais elle était trop faible pour entreprendre quoi que ce soit. Elle tenta de le convaincre qu'il n'y était pour rien, mais le tremblement qui parcourait sa voix, qu'à coup sûr il percevait, ne fit que renforcer sa conviction qu'il avait échoué. Cela aussi, elle le voyait. À la longue, elle finit donc par ne plus rien dire. Et ce fut précisément à cause de ce silence que les choses empirèrent. Plus ils se taisaient, plus les cris se faisaient perçants à travers la maison, si bien que même les passants s'arrêtaient dans la rue pour prêter l'oreille à cette nouvelle existence dans la maison du docteur. Pour trouver trace de jumeaux à Woesten, il fallait remonter à l'époque d'Oste le Sale et du Gros Nestor. De cela au moins, on était sûr. Un joli spectacle en perspective, le jour où tous les deux se rendraient à la grand-messe pour leur première communion, avec leurs culottes de golf bleues et leurs chemises aux cols de dentelle.

Guillaume tira de ses gros volumes toutes sortes de remèdes qu'il se mit en devoir de tester les semaines suivantes. La mâchoire de l'enfant se retrouva enduite d'un épais onguent noir qui puait comme une eau saumâtre. Ensuite, il appliqua des compresses argileuses à base de farine d'orobe. L'odeur en était plus supportable, mais les petits draps blancs du bac à pommes de terre ne manquaient pas d'en être salis, car l'enfant, de ses petites mains, retirait les linges de son visage. La face constellée de terre brune mouillée, il avait l'air encore plus monstrueux. Guillaume alla jusqu'à essayer une sorte de collet en fer, qu'il serra autour du petit crâne, afin d'exercer une pression sur la mâchoire inférieure de guingois. Les glapissements, à vous déchirer les tympanes, eurent tôt fait de prouver à chacun qu'il s'agissait là du pire traitement tenté jusqu'alors. (...)

(...) Du jour où il eut appris à marcher à Valentin, il se mit à sortir dans la rue avec lui et à aborder courtoisement les personnes qu'il rencontrait. Il grandissait, oui, bien sûr qu'il grandissait, c'est ce qui se passe quand on leur donne à manger. Il ressemblait à son père, plutôt non, à sa mère, tout à fait le rire de sa mère. Les radoteurs ne parvenaient même pas à se mettre d'accord.

Il emmenait son fils chez ses patients pour des visites de routine, quand il devait leur apporter l'un ou l'autre médicament, ou pour tailler une bavette avec un convalescent.

L'enfant avait le droit d'entrer dans son cabinet, et là il lui passait tout. Jouer avec le compte-gouttes, étudier les insectes au microscope, écouter son propre pouls et pousser de petits cris de plaisir. Ces fois-là, Valentin grimpait sur ses ge-

noux et feuilletait avec son père des livres dont les illustrations montraient des articulations et des crânes, des tumeurs et des maladies cutanées. Un enfant jovial et innocent.

Avec l'âge, il arrivait au Sans-Nom, qui, à sa grande surprise, était resté en vie, de vociférer comme un bâtard mal dressé. Quand la chose se produisait, il venait s'accrocher aux jambes de son pantalon et poussait des cris étranges. Ce ne fut qu'après plusieurs mois et quelques gifles bien administrées qu'il parvint à enseigner à la créature que cela ne se faisait pas d'assaillir monsieur le docteur de cette manière.

Valentin était son fils. Son petit dieu, à qui il apprit à compter. Par symétrie, par suites de nombres pairs et impairs, de multiples et de diviseurs, de fractions et de décimales. Il apprit au petit garçon à reconnaître des motifs sur des nappes, sur les parquets chez les gens à qui ils rendaient visite, sur l'échiquier, dans les engrenages d'un moulin hydraulique, la forme en V d'un vol d'oies migratrices, même si ces dernières se montraient parfois capricieuses. Il comptait, Valentin comptait après lui, et le calme revenait.

Aussi longtemps qu'il agit de la sorte et ne but que de temps à autre du genièvre - de temps à autre, est-ce que cela compte vraiment? -, il fonctionna parfaitement comme médecin. Ses diagnostics étaient corrects, ses traitements appropriés. Le village encensait son docteur et à travers ces louanges perceait même un sentiment d'admiration pour le courage et la force où il lui fallait puiser pour braver le malheur qui avait frappé son existence. Ce n'est pas quelque chose qu'on peut sous-estimer, un enfant malheureux comme celui-là.

La renommée et la gloire que Guillaume acquit dans le village augmentèrent proportionnellement à la répugnance et au dégoût qu'inspirait aux villageois la créature en personne. Le Sans-Nom. Peu avaient l'occasion de le voir pour de bon, mais tout le monde le connaissait. Ainsi en va-t-il chez les radoteurs. (...)

(...) 28 juin. Un drôle de temps. Pas trop chaud. Il n'y avait pas beaucoup de malades. La journée était calme. Il était parti de bonne heure, sans vélo. Ces dernières nuits, il avait souvent entendu Elisabeth s'affairer. Au fond, est-ce qu'il lui arrivait encore de dormir? Le cliquetis des bobines ne s'interrompait jamais. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien fabriquer? Il ne la comprenait pas.

Il se promena jusqu'à Ypres. La chaussée pavée s'ourlait de coquelicots. Ils se balançaient très légèrement sous la brise légère, à peine perceptible. Un tendre salut de la part de quelques fleurs, de tiges fragiles qui ne tarderaient pas à perdre leurs folioles. Le matin ramena de la clarté dans son esprit. La lumière du soleil jouait au chat et à la souris avec les gros paquets de nuages blancs. Le chemin sentait la terre. Le sol qui n'avait pas été labouré et attendait de recevoir la nouvelle semence.

Il aurait pu prendre le tram s'il l'avait voulu, mais il s'en abstint. Il voulait sentir le pays sous ses semelles. Mesurable en nombre de pas. Des enjambées quan-

tifiables, jusqu'au moment où il rejoindrait l'animation de la ville. Jusqu'aux tavernes dont les exploitants le connaissaient.

Il pénétra au *Palais du Commerce*¹.

À cette heure matinale, il régnait déjà une grande effervescence. Vendeurs et camelots y buvaient leur café, accompagné ou non de la première petite goutte de la journée. C'était l'endroit où l'on discutait de prix, de la qualité des étoffes, de cargaisons, de charretées. Café, farine, pierres, laine, montres, poutrelles d'acier et ainsi de suite, tout ce qui se vendait y était négocié.

Le patron lui adressa un signe de tête et posa un verre à genièvre ainsi que la pleine bouteille qui allait avec sur une petite table à l'arrière du café, quelque peu dérobée aux regards des piliers de comptoir et complètement invisible pour les passants à l'extérieur.

«On ne peut pas dire que ce soit le temps qu'ils avaient prévu, déclara le patron en riant.

- Non, dit Guillaume.

- Ça va changer, c'est moi qui vous le dis, ça va changer du tout au tout.

- Absolument.» Il était passé maître dans l'art d'éluder les conversations de ce genre. Le patron retourna à son poste derrière le comptoir. Ce n'étaient pas les clients plus causants qui manquaient.

Il aimait bien venir s'asseoir ici, perdu au milieu de la foule. Ces fois-là, il laissait son regard errer dans le vide, ainsi que le brouhaha et la boisson s'emparer de ses pensées.

Les discussions roulaient sur les tensions qui secouaient le monde. Les commerçants qui se rendaient régulièrement en Angleterre ou écumaient les marchés dans les villes françaises n'en étaient que trop informés. Quelque chose était sur le point d'exploser, même si personne ne savait quand au juste. Ce qu'ils savaient, par contre, c'était qu'ils se trouvaient du bon côté, tant ces Britanniques étaient puissants, et qu'ils vivaient dans un bon pays, qui était souverain et ne se faisait pas d'ennemis.

La France, elle, allait en voir de toutes les couleurs. La dernière guerre qui l'avait opposée aux Allemands n'avait pas fini d'être digérée. Elle pesait sur l'estomac de beaucoup, à fermenter et à gargouiller, et il viendrait bien un moment où toutes les déceptions accumulées remonteraient à la surface et rouvriraient l'ulcère qui avait lentement atteint sa maturité. Il y avait du pus là-dedans, beaucoup de pus.

Les gens se lançaient dans un discours politique compliqué, dans des débats économiques, tantôt murmurant, tantôt enflammés par leurs propres intérêts, lesquels étaient irrémédiablement liés à la situation. Ils commandaient à boire et trinquaient, car pour l'instant il fallait reconnaître que tout se passait bien. Allez, regardez comme la vie est belle. Parmi ce brassage de propos mondains, Guillaume se perdait dans sa rêverie, assis sur une chaise en bois, à une table parfaitement astiquée avec, posés dessus, une cruche de vieux Filliers et un verre à genièvre gravé de deux lignes zigzagant l'une à côté de l'autre. (...)

(...) Nous avons tous les deux refusé. Même si nous disposions de suffisamment d'argent.

Nous sommes allés consulter des spécialistes. Moi, un médecin à Paris. Sans-Nom, un chirurgien réputé faire des miracles, à Amsterdam. Pour ce qui était de moi, ils allaient concevoir des jambes artificielles. De toute évidence, cet homme voyait en moi un exemplaire extrêmement fascinant. Grâce à moi, ils allaient pouvoir tester plein de choses. De nouveaux systèmes. De nouveaux matériaux. J'y trouverais mon bonheur. Je ne me reconnaîtrais plus moi-même. Je crois qu'il ne se rendait pas compte de ce qu'il disait. Ils ont essayé toutes sortes de choses sur moi. Ils ont pris des mesures, fabriqué des modèles, calculé des poids, présenté des charnières. C'est un endroit où l'on fait des répliques humaines en bois. Un ingénieur harnais muni de sangles en cuir permettrait de tout maintenir en place. Ce harnais, j'ai pu le ramener chez moi. Pour l'essayer. Pour m'y habituer. Je n'avais qu'à réfléchir. Encore heureux que pour une paire de nouvelles jambes on puisse réclamer un délai de réflexion.

Le chirurgien miracle néerlandais avait lui-même une tête bourgeonneuse. Sa peau n'était qu'une éruption de verrues et de boutons que, par-dessus le marché, il ne cessait de gratter. À certains endroits, jusqu'au sang. Il avait une jolie assistante, qui faisait de magnifiques dessins. Des œuvres d'art, vrai de vrai. La vue de face, le profil gauche, le profil droit, le dessus, le dessous, les détails des os maxillaires, les cavités orbitaires, de petites lignes au crayon figurant de nouvelles lèvres, avec des ombres et tout ce qu'il fallait là où il fallait. Ils en ont appris des choses, ces dernières années. Sans-Nom s'en est vu remettre un plein dossier. Il n'avait que l'embarras du choix. Enfin un nouveau visage, un joli masque pour le contrefait. Il a pris la chemise, l'a mise sous le bras, a aimablement serré la main du docteur, a fait signe à la jolie dame et est ressorti avec moi.

Nous n'avions plus qu'à revenir. Et tout pourrait être définitivement réglé. Pour autant qu'il n'y ait pas de problème d'argent, avait encore prudemment précisé l'assistante. Elle devait savoir de quoi elle parlait. Il n'y a jamais eu de fois suivante. Nous avons tous les deux hésité, il faut bien l'avouer. La douleur que m'infligeait ce harnais m'arrachait des jurons sur mon lit. J'aurais préféré qu'il y ait moins de sangles. Parfois, en les bouclant, je pinçais la chair de mes moignons, et le fer me tailladait la peau. Sans-Nom, de son côté, a passé plusieurs soirées à regarder son nouveau moi à la lumière d'une lampe à pétrole.

Extraits de *Woesten*, Uitgeverij Vrijdag / Uitgeverij Podium, Anvers / Amsterdam, 2013, pp. 53-55, 63-66, 143-144, 165-167 et 371-372.

Note

En français dans le texte.